

Des Glaneuses *1

Des Glaneuses c'est comme les fiches cartonnées qu'on arrache dans les magazines et qu'on collectionne.

Des Glaneuses ne font pas la fiche technique des pingouins, ne vous donne pas de recette, quoique, ne fournit pas les paroles des hits musicaux du moment. Ou alors c'est un mélange des trois.

Des Glaneuses sont comme une carte faite de points qu'il faut relier pour voir apparaître une forme. Elles livrent des informations, des images, des phrases que nous avons recueilli dans les bibliothèques, les internets, les musées, les archives.

Des Glaneuses parlent du glanage, sa portée politique, idéologique, son histoire, ses évolutions, ses implications dans les méthodes agricoles contemporaines.

Des Glaneuses évoquent les glaneuses, les questions du genre et de la terre, leurs rapports à la nourriture, à la survivance, à l'agriculture, à la communauté, au care, aux zones oubliées, aux pollens.

Des Glaneuses réfléchissent aux notions de vivre ensemble, au don, aux représentations, aux friches, à la culture, au soin, aux herbes folles et aux aromates...

Des Glaneuses sont gratuites, ou plutôt *Des glaneuses* s'échangent.







Glaner n'est pas glander

Au Moyen-Âge, il était de coutume de faire glander les cochons. Lorsque les cochons allaient à la glandée, c'est qu'ils partaient manger des glands, tout simplement. Le porcher ou la porchère chargée de les accompagner était appelée la glandeuse. Elle n'avait pas grand-chose à faire, à part surveiller les cochons.

Au XVI^e siècle, les seigneurs autorisaient les paysannes les plus pauvres à ramasser des glands. Cette pratique était jugée peu rentable, beaucoup de temps pour pas grand-chose. Par extension, le pas grand chose, ne pas faire grand chose est resté associé au glandage, à la glande. Dans *Trésor de la langue françoise tant ancienne que moderne*, de Jean Nicot publié en 1606, l'origine du verbe glaner pourrait venir de ce dit pas grand chose :

Aucuns estiment qu'il vient de ce mot latin, Glans, glandis, Parce que jadis le froment n'étant pas en usage, on vivoit de gland & que glaner est comme si on disoit Glander ou Glandéer, amasser du gland.

Si l'on remonte au XIII^e siècle, on trouve en ancien français un verbe à la sonorité proche de glaner : glener, du bas-latin glen're, issu du gaulois *gleno "j'amasse" ou du breton glenn : la terre, la contrée, le pays. Glaner n'est pas glander. Glaner désigne l'action de se pencher vers la terre pour ramasser les épis négligés après la moisson. Tout comestible - comme les pommes de terres ou les céréales - oubliés dans le champ après la récolte peuvent être glaner. Lorsque que l'on ramasse

ce qui reste sur les arbres ou les ceps de vigne après la cueillette on parle de grappillage.

À l'image de certains autres verbes liés à la récolte, à la cueillette ou au ramassage, le verbe glaner a aujourd'hui quitté le figuré pour s'étendre à des termes abstraits : On glane, on grappille, on recueille des informations. Si le grappillage peut avoir une connotation péjorative et pingre, il y a dans le verbe glaner l'image d'un mouvement primitif qui associe le geste de la main humaine à la richesse de la terre, comme une offrande. Comme l'atteste son étymologie, le glanage est une pratique ancienne. Il était courant chez tous les peuples et à toutes les époques.

Au début de la culture des terres, alors que la cueillette s'enrichissait peu à peu de l'agriculture, les hommes préhistoriques pratiquaient un usage naturel du glanage après leurs moissons. Les hommes, et surtout les femmes, glanait les grains oubliés, les derniers fruits et légumes tombés au sol après la récolte afin de ne pas gaspiller de nourriture. Plus tard, chez les Hébreux c'est Dieu lui-même qui, selon la loi de Moïse, prescrit de laisser le pauvre, la veuve, l'orphelin et l'étranger glaner dans les champs :



Lorsque vous ferez la moisson dans vos champs, vous ne couperez point jusqu'au pied de qui sera crû sur la terre et vous ne ramasserez point les épis qui seront restés (Lévitique, ch. 19, verset 9).

Quand vous aurez cueilli les fruits de vos oliviers, vous ne reviendrez pas pour reprendre ceux que vous aurez laissés sur les arbres ; quand vous aurez vendangé votre vigne, vous n'irez point cueillir les raisins qui y seront restés, mais vous laisserez toutes ces choses au pauvre, à l'étranger, à la veuve et à l'orphelin, afin que Dieu vous bénisse dans toutes les œuvres de vos mains. (Deutéronome, ch. 24, versets 19, 20, 21 ; Lévitique, ch. 19, verset 10)

Le glanage est introduit par écrit dans le droit coutumier pour la première fois au Moyen-Age. Réservé pour la subsistance, le glanage a été ainsi très réglementé : Nul ne pouvait entrer dans les champs, pour glaner, avant le coucher du soleil, et y rester lorsqu'il était couché. Le glanage devait être manuel. Il était défendu, sous quelque prétexte que ce soit, de glaner au râteau dans les champs. Les épis étaient ramassés à la main. Il était défendu de traverser les pièces couvertes d'andains, de javelles ou de gerbes, ou dont les fruits étaient encore sur pied. On ne pouvait entrer dans les champs, prés et vignes, récoltés et ouverts, qu'après l'enlèvement entier des fruits. La première trace écrite qui existe du glanage dans nos textes de lois se rencontre dans l'article 10 de l'ordonnance du roi Henri II en date du 2 novembre 1554 toujours en vigueur sur l'ensemble du territoire français :

Voulons et nous plaît que, par chaque année, un peu devant que

l'on fasse lesdites moissons, nosdits lieutenants criminels (...) fassent, chacun en son destroit, publier et faire commandement à toutes personnes oisives, soit homme, soit femme, qui puissent et soient valides pour scier, qu'elles aient à s'employer durant le temps d'août, et de mestiver, et cueillir et scier les blez et grains, à salaires raisonnables, en leur faisant défense de ne plus glaner ; ce qu'avons néanmoins permis et permettons aux gens vieux et débilités de membres, aux petits enfants ou autres personnes qui n'ont pouvoir ni force de scier, après que le laboureur aura enlevé les gerbes.

Des glaneuses

Dans *Le Grand Vocabulaire françois* (1767-1774), on y apprend que ce sont ordinairement les femmes qui vont glaner les champs. Longtemps attribué aux vieillards, aux enfants et aux invalides, l'iconographie représentant des femmes au glanage est bien fournie et atteste de notre présence active aux champs. Nous ne pouvons tout d'abord que penser qu'au célèbre tableau de Jean-François Millet, *Des glaneuses* (1857), une fameuse représentation de la réalité du prolétariat rural. Trois femmes ont le regard dirigé vers le sol, le dos cassé, grattant la terre à la recherche de l'épi oublié. Chacune d'elle est positionnée de façon à illustrer les trois phases du mouvement répétitif et éreintant du glanage : se baisser, ramasser, se relever. Une sorte de chorégraphie perpétuelle et décomposé, séquence figée avec la même précision que les travaux effectués par Muybridge un siècle plus tard. Malgré leur aspect sculptural, le peintre dissimule le



visage des trois glaneuses sous un capuchon. Sans identités, elles ne sont que mouvement, machine humaines. Anonymes, elles n'ont pas d'existence propre, ce sont des glaneuses.

Nous pensons également au tableau de Jules Breton, *Le rappel des glaneuses* (1859). Il représente des glaneuses non pas au travail comme l'a fait deux ans auparavant Millet, mais à l'heure du départ des champs. Contrairement à Millet et malgré le soin portés par Breton aux détails évoquant leur pauvreté (les pieds nus et les vêtements élimés), les glaneuses de ce dernier sont emplies d'une certaine forme de noblesse trahie par leur port altier et leur regard franc. Là où Millet semble y laisser transparaître une forme de pessimisme, Breton sublime la notion de réalisme. Nous pourrions nous égarer à comparer les glaneuses du centre de la toile à des princesses orientales, la gerbe au dessus de la tête formant une crinière de lion, ou un toupet royal. Ne retrouvons-nous pas dans leurs regard une lueur de défi effronté pour l'une, une langueur pour l'autre, partagées avec certains portraits si prisés à l'époque ?

Breton s'est fortement attelé à représenter la femme au champs, mais on peut citer encore bien d'autres représentations, tout comme le tableau *Glaneuses à Chambaudoin* de Edmond Hédouin (1857) où quelques glaneuses accompagnées d'enfants quittent les champs les bras chargés de gerbes sous un ciel menaçant. Leur cohorte ressemble à une procession, inquiétante ou joyeuse, un sabbat de sorcières. Si ces peintres du Second Empire se sont intéressés aux glaneuses, c'est que la France rurale est alors en grande mutation. Dans les années 1850, la production connaît une grande croissance, notamment

celle des céréales. Le Sénat cherche à limiter le glanage à la demande des propriétaires qui y voient une atteinte à la propriété privée. Un droit ancestral, inaliénable et hautement symbolique est remis en cause, et ce motivé par l'arrivée massive de l'industrialisation.

Des champs vers la ville

Aujourd'hui, ce sont les articles 520 du code civil et R26 du code pénal qui légifèrent le glanage. Le glanage perdure, la cueillette aussi, le grappillage également. La pratique est autorisée et tolérée pour tous, après la récolte ainsi qu'en journée, sauf si un arrêté municipal l'interdit. Cependant, le glanage dans les campagnes, comme il était pratiqué à l'époque, a reculé avec le perfectionnement des machines qui ne laissent plus d'épis oubliés. Cette diminution du glanage dans les milieux ruraux imputée à l'industrialisation de l'agriculture et aux mouvements des populations vers les villes voit l'émergence d'une nouvelle pratique de glanage. On le pratique désormais davantage milieu urbain, dans les poubelles des commerçants ou dans les conteneurs de grandes surfaces. Qui n'a pas déjà récupéré les fruits abandonnés sur la chaussée à la fin du marché ?

Le glanage urbain existait déjà auparavant, sous un autre nom. En 1884, le chiffonnage est à son apogée. Le développement de la presse favorise cette pratique, justifié par le besoin exponentiel de papier. Le chiffonnage consiste à passer dans les villes et villages pour récupérer des déchets, ou produits usagés et les revendre à des entreprises de transformation : chiffons pour les papeteries, peaux de lapin, os, phosphore des allumettes, gélatines, ferraille,





L'ARTISTE

SALON DE 1857



L. HENRIOT DEL. A. B.

CLANEUSES A CHAMBAUDAIN.
(LOIRET)

Imp. A. Goussier, rue St-Jacques, 101, Paris.



verre, papier, mégots etc. Cette pratique s'est vue diminuer drastiquement avec le développement de la cellulose de bois pour fabriquer le papier, la mécanisation et la rationalisation de la filière de la récupération, et avec l'introduction des poubelles et du broyage des déchets au début du xxe siècle, avant de disparaître complètement en France. Si ce "métier" est tombé dans l'oubli en France et en Europe, il existe toujours dans certains pays en développement où les systèmes de gestion des déchets le permettent. Des "récupérateurs informels" y jouent un rôle considérable, recyclant ainsi composants électroniques, plastiques, ferrailles et ordinateurs venus s'échouer dans leurs décharges. On peut également toujours croiser quelques "biffins", aux puces à Paris par exemple, où ils se regroupent pour vendre leurs trouvailles aux portes de la ville.

En février 2010, Le CerPhi (Centre d'étude et de recherche sur la Philanthropie) a publié une étude* sur le glanage dans les villes en distinguant trois niveaux de glaneurs : "d'appoint", "de complément", et "de substitution". La dernière désignant une alimentation "complètement déterminée par le produit du glanage". Le glanage urbain est pratiqué par des individus de tous âges et de conditions diverses (dont des personnes âgées, des personnes d'origine étrangère et des mères de familles). Ce rapport est le premier du genre à mesurer les différents facteurs et composants du glanage urbain. Il nous livre "que le glanage n'est pas l'apanage des personnes sans logement ; au contraire, avoir un logement est souvent une des conditions d'un glanage efficace ; et que bénéficier de prestations sociales et de l'aide alimentaire n'exempte pas du glanage". En 2015 un sondage de l'Observatoire des

pratiques de consommation émergente (Obsoco) confirme l'expansion de cette pratique, estimait que près de 20% des Français se livraient au glanage.

Glanage et gaspillage

La possibilité même que puisse exister un glanage urbain dénonce une réalité contemporaine autre que celle de la pauvreté. Le déplacement d'un glanage agricole, soit la récupération d'un végétal issu de la culture du sol, vers le glanage urbain, la récupération de produits transformés et manufacturés par les industries, résulte d'une surproduction de ces derniers. Indéniablement l'existence d'un glanage contemporain est indissociable de la notion de gaspillage.

Dans son étude *Pertes et gaspillages alimentaires dans le monde** datant de 2012, l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) introduit son propos par cette phrase accablante : "Il résulte de cette étude que, globalement, un tiers de la production alimentaire destinée à la consommation humaine dans le monde est perdue ou gaspillée, atteignant environ 1,3 milliards de tonnes par an". La définition des pertes et du gaspillage donnée par cette étude est la suivante : "Les pertes et gaspillages alimentaires ne concernent que les produits qui sont directement destinés à la consommation humaine, à l'exclusion des aliments pour animaux ou autres produits qui ne sont pas comestibles. Par définition, les pertes ou gaspillages alimentaires sont constitués par l'ensemble des aliments perdus ou gaspillés dans la partie des chaînes alimentaires produisant des produits comestibles destinés à la consommation humaine. Les aliments



initialement destinés à la consommation humaine mais qui sont accidentellement exclus de la chaîne alimentaire humaine sont considérés comme des pertes ou gaspillages alimentaires, y compris quand ils font par la suite l'objet d'une réutilisation non alimentaire (aliments pour animaux, bioénergie...).".

L'association anglaise Feedback* affirmait qu'en trois ans d'existence 193 tonnes de fruits et légumes ont été "sauvés" par ses bénévoles et ont été redistribués à des banques alimentaires depuis sa création en 2016. Cette nouvelle pratique du glanage inverse les logiques d'une société très marchande en se situant dans une logique du don, aidée par un fort réseau d'associations et de bénévoles. Et si cette culture du don s'installe de plus en plus en marge de la distribution et la grande distribution, souvent motivée par les citoyens, doit encore conquérir le monde agricole. Malheureusement, tous les discours positifs sur le glanage comme alternative - ou compensation - au gaspillage ne doivent pas faire oublier la réalité sociale et la précarité sous-jacente à cette pratique. Pour Hadrien Riffaut, co-auteur du rapport *Glaneurs dans les villes**, "La vision actuelle de l'aide sociale est très traditionnelle. Elle se situe plus dans une logique d'assistantat que d'accompagnement. Il faut la rendre plus ouverte". Les personnes s'adonnant au glanage contemporain exploitent la société de consommation tout en étant tributaires de l'aide sociale. Ils se positionnent au carrefour de la faillite de ces deux systèmes.

Là où le don d'autrefois émanait du rapport privilégié que nous entretenions entre nos gestes et la terre, ce geste simple de la matérialisation d'un besoin équilibré, le don d'aujourd'hui est mu par une nécessité

reposant sur un profond déséquilibre. Il illustre parfaitement l'inégalité latente de notre société, ses dérèglements et ses aberrations. Le glanage ne réside plus dans un geste triangulaire entre la main, le fruit et la terre, mais entre la machine, l'objet et la main. Là où le glanage avait quelque chose de pauvre mais de serein, chez les glaneuses de Millet par exemple, il témoigne aujourd'hui d'un dérèglement global et absurde. Sans nostalgie, nous tenterons de réfléchir à ces gestes qui nous lient à la terre, aux relations qu'entretient une terre avec une communauté, comment elle la nourrit, comment nous en prendrons soin. Sans nostalgie, nous dressons un portrait de la cueillette, du glanage, du grappillage, en empruntant métaphoriquement leurs codes, pour tenter de cultiver quelques idées qui nous tiennent à cœur.

* *Glaneurs dans les villes, Étude monographique*, Chris Olivier - CerPhi - Directrice Associée - Chantal Nicolai - CerPhi Hadrien Riffaut - CerPhi - CERLIS Université Paris Descartes, Janvier 2010

**Pertes et gaspillages alimentaires dans le monde, ampleur, causes et prévention*, par Jenny Gustavsson Christel Cederberg Ulf Sonesson Swedish Institute for Food and Biotechnology (SIK) Gothenburg, Suède, et Robert van Otterdijk Alexandre Meybeck FAO Rome, Italie. Étude menée pour le Congrès International SAVE FOOD! à Interpack 2011, Düsseldorf, Allemagne.

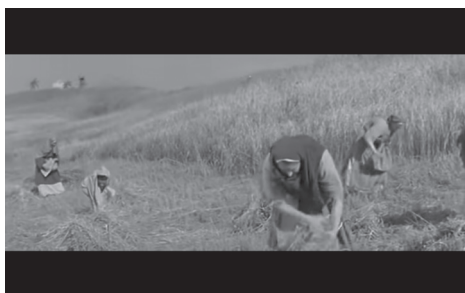
*<https://feedbackglobal.org/5/1/24>



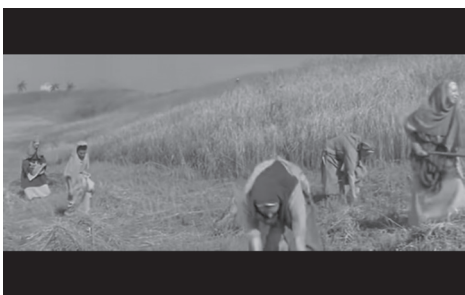


Ruth, Who is In and Who is Out

Ruth alla ramasser des épis dans un champ, derrière les moissonneurs. Il se trouva que la parcelle de terre appartenait à Boaz, du clan d'Élimélec.



Or, Boaz vint de Bethléhem. Il dit aux moissonneurs : Que l'Eternel soit avec vous ! Ils lui répondirent : Que l'Eternel te bénisse !



Boaz dit à son serviteur chargé de surveiller les moissonneurs : A qui est cette jeune femme ?



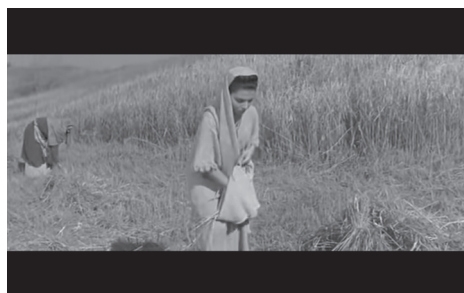
Le serviteur chargé de surveiller les moissonneurs répondit : C'est une jeune femme moabite qui est revenue avec Naomi du pays de Moab.

Elle a dit : 'Permettez-moi donc de glaner, de ramasser des épis entre les gerbes derrière les moissonneurs et, depuis son arrivée ce matin jusqu'à présent, elle est restée debout et ne s'est reposée qu'un moment dans la maison.



Boaz dit à Ruth : Écoute, ma fille, ne va pas ramasser des épis dans un autre champ ; ne t'éloigne pas d'ici, reste avec mes servantes.

Regarde où l'on moissonne dans le champ et va après elles. J'ai défendu à mes serviteurs de te toucher. Quand tu auras soif, tu iras aux vases et tu boiras de ce que les serviteurs auront puisé.



Alors elle tomba le visage contre terre, se prosterna et lui dit : Comment ai-je trouvé grâce à tes yeux pour que tu t'intéresses à moi, une étrangère ?



Boaz lui répondit : On m'a rapporté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère depuis la mort de ton mari et comment tu as quitté ton père et ta mère et le pays de ta naissance pour aller vers un peuple que tu ne connaissais pas auparavant.



Elle dit : Oh ! Que je trouve grâce à tes yeux, mon seigneur, car tu m'as consolée et tu as parlé au cœur de ta servante. Pourtant je ne suis pas, moi, comme l'une de tes servantes.

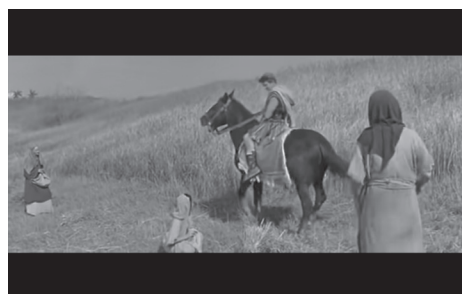


Au moment du repas, Boaz dit à Ruth : Approche-toi, mange du pain, trempe ton morceau dans la vinaigrette. Elle s'assit à côté des moissonneurs. On lui donna du grain rôti ; elle mangea à satiété et garda le reste.



Puis elle se leva pour ramasser des épis. Boaz donna cet ordre à ses serviteurs : Qu'elle ramasse aussi des épis entre les gerbes et ne lui faites aucun mal.

Vous retirerez même pour elle des gerbes quelques épis que vous la laisserez ramasser sans lui faire de reproches.



Elle ramassa des épis dans le champ jusqu'au soir, puis elle battit ce qu'elle avait récolté. Il y eut environ 22 litres d'orge.



*Le mythe de Ruth étant un texte tiré du récit biblique, il nous semblait essentielle de le remettre en perspective des préoccupations qui nous occupent dans cette publication. Le texte qui suit est une traduction d'extraits de l'essai *Who is In and Who is Out* de Orit Avnery. Pour elle il y a deux façons de lire le Livre de Ruth.*

I- La première est féministe,

presque une perspective subversive : le monde des femmes et la solidarité entre femmes sont au centre du livre. Quand les fils et le mari de Naomi meurent, ce qui semblait être une histoire à propos des hommes switch vers une histoire à propos des femmes. Les premières voix qu'on entend sont celles de Naomi (juive) et ses belles-filles moabites Ruth et Orpah. Les femmes sont au centre de la conversation, en tant qu'interlocutrice ou sujet et présentes dans chaque scène de l'histoire. L'emploi du terme "maison de la mère" plutôt que de parler de celle du père suggère que les veuves ont besoin d'un environnement de femmes pour retrouver leur force et se reconstruire.

Tout au long du livre, les femmes sont dépeintes comme actives et décisionnaires. Elles prennent des initiatives, sont capables de se fixer des objectifs et les atteindre. Naomi, femme âgée et conservatrice conseille à Ruth de se montrer servile face à Boaz alors que Ruth, jeune femme à la volonté propre dira explicitement à Boaz quoi faire. Séduit par cette femme sûre d'elle, il s'exécute et accepte de se plier à sa volonté. On peut même y voir une touche de moquerie car Boaz est un homme puissant, riche fermier et leader de sa communauté. Ici il se plie aux désirs d'une jeune femme.

Ces femmes décident également

d'adapter la loi à leur avantage. Selon la Torah, le frère d'un homme mort sans enfant se doit de prendre la veuve pour épouse afin de perpétuer la lignée. Boaz est un parent du mari mort de Ruth mais pas son frère et pourtant, Naomi et Ruth y voient un possible mariage. De ce fait, elles font une interprétation créative de la Torah et procèdent à une subversion encore plus grande puisqu'elles décident de ne pas tenir compte des lois régissant l'appartenance à la communauté juive. En effet, Ruth, femme Moabite, ne devrait pas avoir le droit de marier un homme juif selon la loi.

Le mariage de Ruth et Boaz est le début d'une dynastie non plus personnelle mais nationale, celle de David, leur arrière-petit fils. Ce livre est le début d'une ouverture : l'Autre, même provenant d'un groupe considéré comme hostile, peut être à l'origine de l'expansion et de la croissance de la communauté. Ce livre propose comme base de la monarchie de David une déviance à la loi censée protéger la continuité de la communauté.

Le livre décrit un processus de transition, de l'étrangeté vers l'acceptation. Ruth représente clairement l'essence de l'Autre, l'étrangèr. En général, la Bible décrit l'aspect physique de ses héroïnes. Ruth, elle, n'est jamais décrite en ces termes. Il n'est pas important de savoir si elle est belle ou non. C'est une héroïne sans visage précis, libérée du genre et du regard patriarcal de l'homme.

Plus que tout, le Livre de Ruth parle de l'amitié entre deux femmes comme aucun autre livre de la Bible. La compassion, la loyauté et l'amour entre deux femmes n'apparaît jamais dans d'autres relations féminines. Les femmes y sont, sinon, représentées encore et encore comme compétitives et jalouses. Ce livre apporte



un modèle alternatif. La femme âgée veut préserver la mémoire de son mari et de ses fils défunts, et la jeune veut créer sa propre famille. Cela pourrait conduire à un conflit d'intérêt mais elles développent une harmonie et prennent soin l'une de l'autre.

L'emploi du verbe "davak" (s'accrocher) à propos de la relation de Ruth et sa belle-mère Naomi, qui s'applique habituellement au couple hétérosexuel est une autre preuve du lien non traditionnel qui les unit. C'est ici un lien au féminin basé sur l'amour et la responsabilité, le care et le sentiment d'appartenance.

Les relations bibliques entre femmes sont généralement soumises à la médiation d'un homme. Le Livre de Ruth pose les questions : Quel lien existe entre la veuve et la belle-mère après la mort du fils ? Sont-elles comme mère et fille ? Cela relève-t-il plus du mariage ? C'est une attache indépendante des hommes qui existe au-delà des rôles assignés aux femmes dans une société patriarcale.

Le dernier passage après la naissance de l'enfant de Ruth parle exclusivement des femmes : celles du quartier qui lui donnent son nom à l'enfant, Obed, Naomi qui le prend au sein. L'enfant n'est pas relié à son père mais lie les femmes entre elles.

2 - Cette lecture féministe confortable et libérale n'est cependant pas la seule interprétation possible. Le texte discrédite aussi ces conclusions en présentant les femmes et étrangères comme d'authentiques marginalxs, exclues du système patriarcal normatif. Le texte commence et finit par des allusions à des hommes et leurs lignées, comme si les femmes étaient ici de simples soutiens au drame masculin. Bien qu'elles jouent un rôle dans la résolution d'un problème familial, leur activité est relayée au

sous-déroulement de la narration principale.

Les femmes semblent se considérer elles-mêmes comme partie prenante du système patriarcal. Naomi se concentre sur le rôle de mère des femmes et Ruth finit par abandonner son nom et son héritage au profit de celui de son mari Boaz. Elle devient alors un exemple de la femme loyale à son époux, participante volontaire à une histoire centrée sur les hommes, qui leur donne honneur et pouvoir et ne retient que leurs noms dans la saga familiale.

Bien que l'on ait vu plus avant que Ruth est actrice de son histoire, une scène érotique lors du battage des moissons la présente selon l'imagerie patriarcale de la femme séductrice. Et si cette scène n'est pas primordiale, celle à la porte de la cité est cruciale. Ce sont finalement dix hommes qui décident de son entrée dans la ville et de la légalisation définitive, aux yeux du collectif dominé par des hommes, de son mariage avec Boaz.

Les femmes passent alors d'actrices à objets. Ruth est acquise par Boaz au même titre qu'il achète les terres du défunt mari de Naomi. Un passage dans le dernier chapitre voit les anciens de la ville consacrer Boaz et ce mariage sans mentionner le nom de Ruth explicitement. La lumière est faite sur le retour au monde réel basé sur le genre, la nationalité et le statut. Ruth, la Moabite, perd son identité et n'est plus que le réceptacle de la semence de Boaz.

À la naissance de son enfant mâle, Naomi le prend à son propre sein et c'est elle qui est bénie par les autres femmes qui lui donneront son nom. Il semble que même ici Ruth n'est pas considérée comme capable de lui apporter l'héritage juif adéquat.

On a le sentiment qu'à la fin du livre portant son nom, Ruth est finalement privée de ses besoins et de son individualité. Tous les personnages locaux la regardent avec



méfiance et la communauté de Bethlehem ne la considère que comme une mère porteuse. Elle ne présente aucun intérêt pour les femmes jusqu'à ce qu'elle donne naissance au fils qui lui est retiré immédiatement par Naomi, membre de la communauté à part entière. Elle reste elle aussi un personnage secondaire à la narration de la lignée patriarcale.

3- Où cela nous mène ?

Ce livre présente une histoire de femme subversive pourtant emballée dans un étui patriarcal.

Ruth, l'étrangère entre à Bethlehem et se marie avec Boaz mais sa voix est tue à la fin du récit. Initialement, elle parle, agit et prend des initiatives. Tout ça pour devenir l'objet d'une transaction et se faire retirer son enfant. La loi de la Torah sur le mariage mixte est adaptée avec flexibilité mais de rigides structures patriarcales demeurent intactes. L'origine Moabite de la Maison de David, aussi transgressive soit-elle, reste encapsulée dans le récit conventionnel d'une dynastie d'hommes juifs.

Cette dualité est selon l'autrice de l'essai la bonne manière de lire le Livre de Ruth. Aucune des deux interprétations seule ne serait suffisante puisque le texte lui-même est polyphonique. Selon David Biale ce texte " renforce et subvertit le patriarcat à la fois ". Prendre en compte cette mixité de messages permet de pouvoir envisager son contexte et la réalité complexe qu'il reflète.

On date généralement l'écriture du Livre de Ruth autour du 4 ou 5ème siècle AEC (Avant l'Ère Commune, soit Av. J.-C. sans avoir à faire référence à une religion précise) au moment du retour de Zion suivant la captivité à Babylone. Ce livre reflète donc une polémique qui était centrale à la vie juive (et l'est toujours aujourd'hui) : le mariage mixte.

Les communautés juives sur le territoire d'Israël à cette époque sont composées de trois groupes : les juifs.ves qui sont restés en arrière et n'ont pas été exilés à Babylone, ceux revenus d'exil, et les non-juifs.ves qui ont accompagné ceux de retour d'exil (dont beaucoup de femmes non-juives mariées à des Israelites). Les tensions sont fortes comme le montre l'ordre du prêtre scribe Ezra aux hommes juifs selon lequel ils doivent éloigner et se séparer de leurs femmes étrangères.

En considérant le contexte donc, il peut sembler que le Livre de Ruth est un texte composite franc regroupant les voix conflictuelles au sein du peuple juif. On dirait même que deux écoles de pensée se sont assises autour d'une table pour l'écrire ensemble depuis leurs points de vue propres : soutenir et accepter les femmes étrangères et de l'autre côté les rejeter. Le Livre de Ruth est donc l'incarnation de cette polémique et non un argument pour l'une ou l'autre des positions.

Le texte est potentiellement explosif parce qu'il ne décide pas qu'une option est la plus convaincante, ou plutôt demande à la personne qui le lit de fournir cet effort.

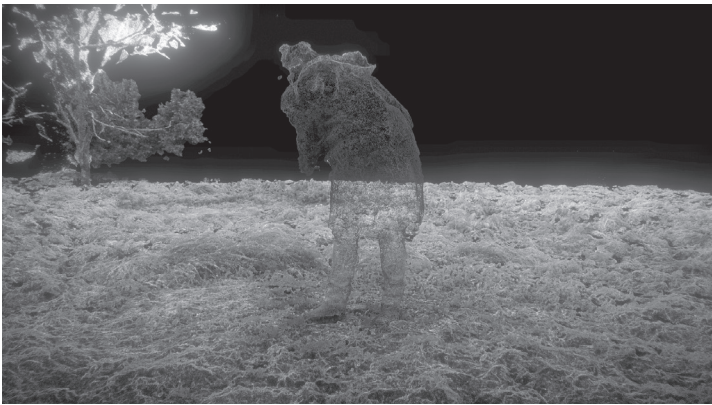
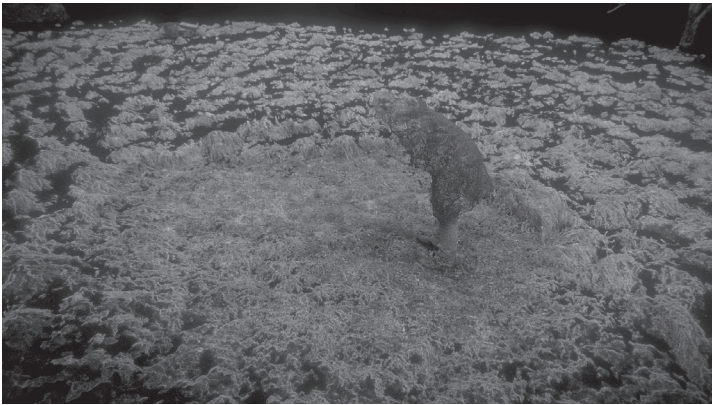
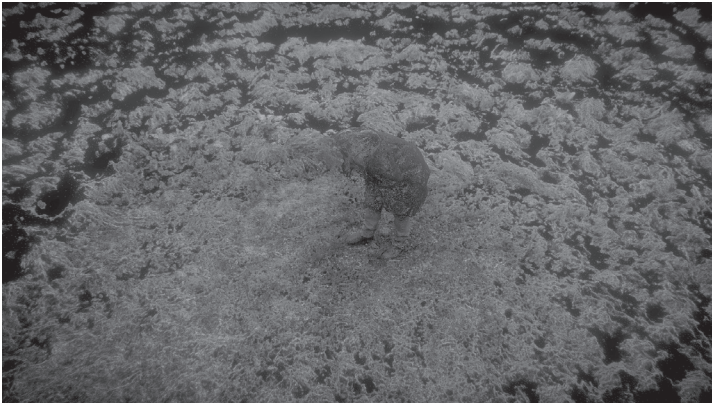
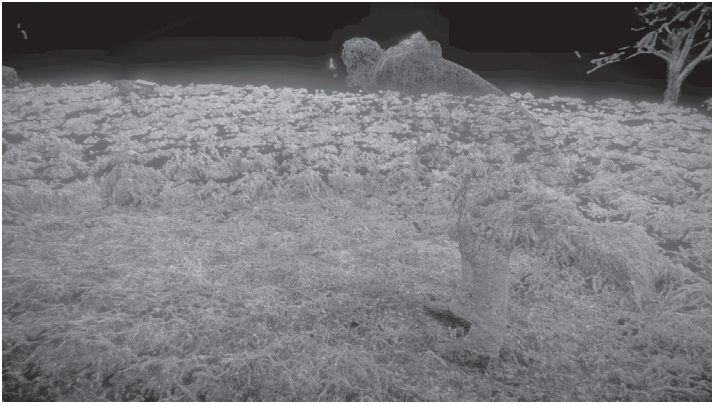


manger *hors des repas*, et si elle arrivait, armée d'une houssine verte, elle frappait impartialement sur moi et sur mes complices.

Chaque saison amenait ses plaisirs. Dans le temps des foins, quelle joie de se rouler sur le sommet du charroi, ou sur les miloches ! Toutes mes amies, tous mes petits camarades rustiques venaient glaner derrière les ouvriers dans nos prairies, et j'allais rapidement faire l'ouvrage de chacun d'eux, c'est-à-dire que, prenant leurs râteaux, j'entamais dans nos récoltes, et qu'en un tour de main je leur en donnais à chacun autant qu'il en pouvait emporter. Nos métayers faisaient la grimace, et je ne comprenais pas qu'ils n'eussent pas le même plaisir que moi à donner. Deschartres se fâchait ; il disait que je faisais de tous ces enfans des pillards qui me feraient repentir, un jour, de ma facilité à donner et à laisser prendre.

C'était la même chose en temps de moisson ; ce n'était plus des javelles qu'emportaient les enfans de la commune, c'était des gerbes. Les pauvresses de La Châtre venaient par bandes de quarante et cinquante. Chacune m'appelait pour *suivre sa rège*, c'est-à-dire pour tenir son sillon avec elle, car elles établissent entre elles une discipline et battent celle qui glane hors de sa ligne. Quand j'avais passé cinq minutes avec une glaneuse, comme je ne me gêna pas pour prendre à deux mains dans nos gerbes, elle avait





La Gerbe d'Or d'Andelot

Ils étaient à peu près aux trois quarts de leur course, et n'avaient plus que cinq cents pas à faire pour atteindre le château, lorsque le baron proposa à sa fille de se reposer quelques instants sous l'un des beaux arbres qui bordent la route. Léonor s'assit avec son père sur un tertre.

Ils virent passer une jeune glaneuse murmurant une chansonnette, et cherchant à s'alléger d'une gerbe assez forte, composée des glanes qu'elle avait faites, pendant la journée, dans les varennnes du pays.

La fille s'écroula sur un talus, et, se soulageant momentanément de son fardeau, essuya avec le coin de son tablier la sueur qui coulait de ses grosses joues brunies par l'ardeur du soleil.

— Il semblerait, dit Mr de Brevanne, que cette glaneuse a bien employé son temps ; aussi paraît-elle contente de sa journée.

— Bon ! répondit Léonor, ce sont des automates que je ne crois susceptibles ni de peine ni de plaisir !

— Tu veux dire, ma fille, qu'ils sont moins sensibles que nous à la peine, parce qu'ils y sont accoutumés ; mais en revanche, ils sentent plus vivement les plaisirs de la vie, parce qu'ils en ont moins que nous l'habitude. Regarde cette villageoise, examine le sourire qui court sur ses lèvres ; elle est peut-être plus heureuse et plus fière de la gerbe qu'elle porte sur son dos que tu ne l'es du cachemire qui couvre tes épaules !

— Quoi ! ? Vous pouvez comparer ce cachemire à de misérables épis !

— Ma fille, tout ce qui se reproduit dans la nature,

vaut mieux que l'opulence. Avec du temps, de la patience, je pourrais te prouver que le trésor de la glaneuse est plus précieux que le tien.

— Je le veux bien, père !

Il se leva à ces mots, aborda la petite glaneuse et lui dit :

— Combien croyez-vous que peut contenir de blé cette énorme gerbe que vous portez là ?

— Ma foi, répondit naïvement la jeune fille, d'une façon dont ça pèse sur mes épaules, j'en crois bien que tenons au moins deux boisseaux de froment ; c'est pas sans besoin, quand on n'a qu'un bras et une pauvre mère infirme... Heureusement, j'en ai de la force et du courage...

— Comment vous nommez-vous ?

— Marguerite Lefranc, de la chaumière des Coudriers, à cent pas de votre château ! Oh ! J'en connais bien, monsieur le baron !

— Voulez-vous me vendre votre gerbe ? Je vous en donne vingt francs.

— Monsieur le baron veut s'moquer d'moi !

— Ou tout, prenez cette pièce d'or : vous remettrez vos glanes à mon gardien et lui recommanderez de les déposer dans mon cabinet de travail...

— Oui, monsieur le baron !

Les ordres donnés furent exécutés.

Léonor, pendant le chemin qu'ils avaient encore à parcourir, ne cessa de plaisanter sur le marché de son père ; puis, arrivée au château, elle oublia bientôt, au milieu de la réunion la plus brillante, la rencontre de la glaneuse. Elle ne rentra que tard dans la nuit, et réitéra les plaisanteries les



plus folles, auxquelles le baron ne répondit que par ces mots :

— Je te le répète, ma fille, tout ce qui se reproduit est d'une valeur incalculable.

Le lendemain, dès que Léonor fut éveillée, elle s'empressa d'aller conter à sa mère l'étrange aventure de la glaneuse et l'achat de la gerbe ; et toutes les deux, en éclatant de rire, se rendirent au cabinet de travail du baron, qui déjà s'occupait à égrener lui-même la gerbe de Marguerite, afin de n'en pas perdre un seul grain. Elle produisit environ deux mesures de froment, qu'il renferma dans un sac, sur l'ouverture duquel il mit trois cachets.

Bientôt arrivèrent les semailles le baron, se promenant un soir avec sa famille, rencontra le fils aîné de l'un de ses fermiers, qui revenait du labourage, et lui demanda combien il fallait de terrain pour ensemer deux boisseaux de blé.

— Mais, m'sieur l'baron, seize chaînées environ douze mesures l'arpent, c'est larègle.

— Eh bien ! tu diras à ton père que je le prie de me laisser disposer de pareille quantité de terrain dans le champ qu'il croira le plus fertile, et que toi-même tu ensemenceras en ma présence. je suis curieux de savoir ce que mes deux boisseaux de blé me produiront à la moisson prochaine.

— C'est facile à vous dire : si l'année est bonne, vous pouvez compter sur dix fois la semence !

— Dix fois ! s'écria Léonor avec étonnement.

— Oui, mam'zelle, et même douze ; ça dépend de l'engrais et du labour.

— Bon ! Charles, Je te recommande de ne rien négliger pour faire prospérer mon essai, et je saurai te récompenser.

En effet, Charles prépara la portion de champ nécessaire, et lorsqu'elle fut entourée de palissades, pour la distinguer des autres portions de terre et en défendre l'entrée, Mr de Brevanne vint avec sa fille voir semer le produit

de la gerbe de marguerite, et celle-ci, de son côté, fut chargée de veiller à ce petit enclos, d'en arracher les herbes parasites. Le baron, lui recommanda de veiller sur cette expérience, et lui confia la clef de l'enclos.

L'automne touchait à sa fin : la famille de Bravanne regagna Paris. Pendant tout l'hiver, il ne se passait pas un seul jour sans que notre homme ne songeât à son petit bout de terre ensemencé.

Quant à Léonor, distraite par le tourbillon du grand monde où la conduisait sa mère, elle oublia tout à fait et le champ de blé et la glane, et même la pauvre Marguerite.

Le printemps reparut, et le premier jour de mai ramena le baron et ses dames à leur terre.

Le petit champ de blé revint alors à la mémoire de Léonor ; malgré les plaisanteries de sa mère, elle fut curieuse de savoir comment il prospérait. Dès le lendemain de son arrivée, elle s'y laissa conduire par son père ils y trouvèrent Marguerite occupée à détruire les plantes nuisibles. Elle vint à leur rencontre, et avec cette gaieté franche qui la caractérisait, elle leur dit que Dieu semblait avoir béni ses glanes, et que Jamais on n'avait vu, dans le pays, de plus beaux épis.

— Il est vrai, Jouta-t-elle, qu'il n's'passe pas de jour que Je n'venions y donner un coup d'main, et j'perds mon nom d'honnête fille si l'on peut y trouver un seul brin d'ivraie ou un pied d'chardon !

— Oh ! J'étais bien sûr, dit Mr de Brevanne, que mon essai rural était en bonnes mains... Comment va votre mère?

— Plus impotente qu'jamais, monsieu l'baron elle ne peut plus s'servir d'ses pieds ni d'ses bras ; i'n'lui reste qu'les mains, qui grâce à Dieu, sont solides, et n'lui manqueront jamais !

Léonor laissa tomber sur la petite paysanne un premier regard d'intérêt, qui n'échappa point à l'oeil vigilant de son père.



Le visage de Marguerite sur ce fond campagnard, était attendrissant et semblait sortir d'une scène rustique de Jean-François Millet.

Pendant tout l'été, il ne se passa pas un seul jour sans que Mr de Brevanne et sa fille n'allaient visiter le petit champ clos, et lorsque la moisson fut arrivée, on convint du jour où l'on réunirait en gerbes le produit de celle de la glaneuse.

Ce fut Charles qui fit cette récolte en présence de la famille de Brevanne. Elle passa toute espérance ; car les gerbes, transportées sous les yeux des assistants et déposées dans la serre, ayant été battues quelques jours après, produisirent vingt-cinq mesures du plus beau froment. Il est vrai que Marguerite voulut y joindre le peu de glanes qu'elle avait faites derrière Charles, tant elle s'intéressa au produit de la gerbe.

Ces vingt-cinq mesures furent également renfermées dans deux grands sacs, sur l'ouverture desquels Mr de Brevanne fit apposer par Léonor son cachet. Elles couvrirent, peu de temps après, deux arpents et demi de terre faisant partie de la réserve du baron, et autour desquels il fit poser des bornes, afin de bien reconnaître l'étendue du terrain à la moisson suivante.

— Si deux mesures de blé, disait Léonor, en ont produit vingt-cinq, celles-ci en donneront...

— A peu près trois cents, lui répondit son père ; mais je t'ai prévenue qu'il fallait du travail et de la patience ; je ne te demande plus qu'un an, ma fille, et tu connaîtras tout mon projet.

Léonor réfléchit beaucoup sur ce produit d'une seule gerbe ramassée par une petite paysanne. On ne l'entendait plus se répandre en plaisanteries sur les travaux des champs, et pendant tout l'hiver qu'elle passa dans Paris, elle s'informait avec intérêt si les blés de la réserve promettaient d'être beaux, si Marguerite leur donnait toujours ses soins. Enfin, à l'approche de l'automne, Léonor n'exprima plus tout haut les regrets

de quitter la capitale pour aller s'enterrer dans la campagne haut-marnaise pendant tout un été.

Elle avouait que le séjour des champs a ses attrait, ses jouissances, et qu'on pouvait y trouver le bonheur. Elle fut la première à parler du jour du départ, et parmi les livres dont elle composait ordinairement sa petite bibliothèque de campagne, le baron fut aussi surpris que ravi de trouver des ouvrages de Mme George Sand.

En arrivant d'Andelot, Léonor n'alla point s'enfermer dans le boudoir de sa mère, ainsi l'avait fait aux voyages précédents. Elle accompagna son père dans ses promenades, parcourut avec lui les différentes fermes et les cabanes des pauvres gens qu'elle assistait ; elle voulut même aller visiter celle de Marguerite, et trouva la fille roulant dans un vieux fauteuil sa mère devenue tout à fait paralytique, pour la réchauffer aux rayons du soleil. Ce tableau touchant émut vivement la jeune incrédule, et lui prouva que les vertus habitent sous le chaume comme sous les lambris dorés. Mais ce qui ne charma pas moins la nouvelle initiée aux prodiges de la nature, ce fut cette nappe d'épis encore verts qui couvrait la réserve. Avec quelle impatience elle en attendait la récolte !

Quel pouvait être le projet de son père ? Bientôt arriva l'époque de cette révélation tant désirée. Léonor voulut assister avec son père à la moisson que devaient produire les deux arpents et demi qui renfermaient le premier produit de la gerbe : ce qui les retint l'un et l'autre une journée entière.

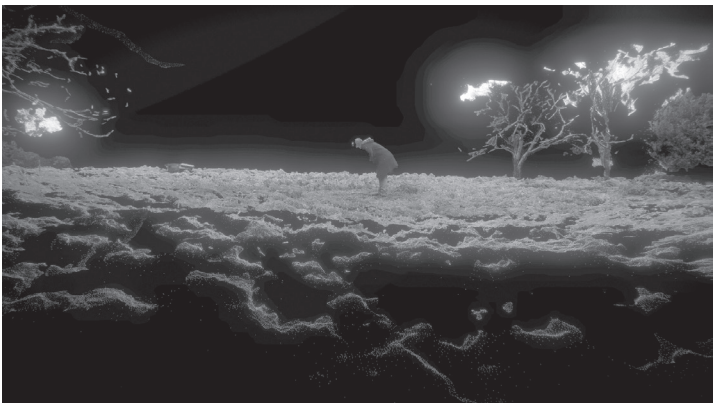
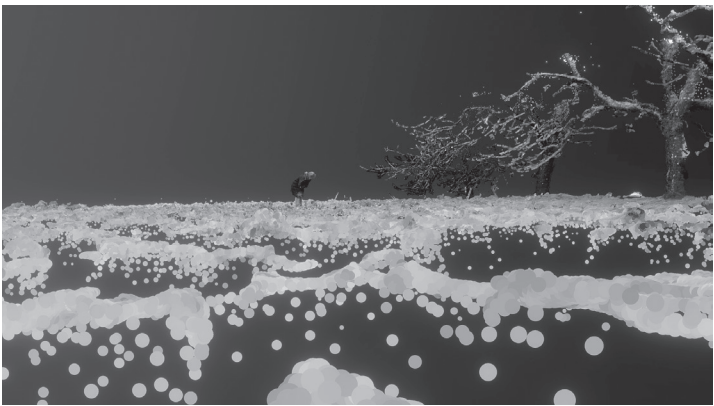
Ils dînèrent sur l'herbe, à l'ombre d'un vieux chêne, environnés des moissonneurs et des glaneuses, qui ne cessaient d'exprimer par leurs cris de joie le plaisir et l'honneur de se voir, pour ainsi dire, admis à la table du baron de Brevaime, si respecté de tous les agriculteurs. Léonor avouait que ce repas champêtre était le plus délicieux qu'elle eût fait de sa vie. Enfin l'on chargea sur des chariots les nombreuses gerbes récoltées dans la réserve, et que Léonor comp-



tait elle-même ; elles furent déposées dans une grange du château, et, battues pendant plusieurs jours de suite, épuisant les fléaux, elles produisirent au-delà de trois cents mesures de froment, qu'on renferma dans trente sacs, sur lesquels on posa de nouveau le sceau dont on avait fait usage.

— Quoi ! se disait Léonor, ces trente sacs de blé proviennent de ces glanes que je méprisais tant ?







Les glaneurs, la glaneuse et Agnès Varda

Transcription (extrait) d'une interview au studio 5 Fagey, Bruxelles le 27 février 2016

C'est d'abord le hasard, comme souvent. J'avais un rendez-vous Place Edgard Quinet dans un café et c'était vers une heure de l'après-midi, une heure et demi, deux heures. Et juste devant moi je voyais un marché, la fin d'un marché. C'est des gens qui viennent le mercredi et le samedi, c'est pas vraiment des marchés paysans mais des gens qui viennent, qui tiennent leurs trucs. Vous avez ça aussi ici des marchés qui sont certains jours non ?

Oui bon alors bon c'était la fin du marché et de ma place ou j'étais au café, j'ai vu arriver des gens avec des sacs en plastique, des petits paniers et qui commençaient à se baisser, à ramasser. C'était le moment où ceux qui ont apporté des légumes et des choses sont entrain de les remettre dans le camion. Et on voit clairement que s'il reste des trucs à moitié, deux kilos de haricots verts ils vont pas les ramasser.

Et les gens ramassaient, je me suis approchée et j'ai regarder et y a par exemple des boîtes d'oeufs, 12 oeufs et il en manque deux. Bah les marchands ça les énerve parce qu'après il faut rétablir donc ils laissent des boîtes à moitié remplies. Et j'ai vu les gens faire leur marché comme ça. Et j'ai repensé à ce terme glanage justement et qui avait un peu disparu de la conversation. Je le montre dans le dictionnaire au début du film.

Et évidemment on pense, parce qu'on le connaît, le tableau *Des glaneuses* de Millet. C'est comme l'Angélus. C'est peut-être la peinture française qui a été la plus connue.

Au XIXème siècle et au début du XXème siècle il y avait des reproductions de ces deux peintures là dans toutes les cuisines. Je ne sais pas comment cette image s'est répandue, vraiment.

Alors j'ai fait évidemment une petite étude, une petite enquête avant de filmer. Et qu'est-ce qu'on glane encore ?

Le blé c'est pas la peine, ils ont des machines tellement sophistiquées maintenant. Ils glanent, ils font des meules, ils crèvent le truc. Ils font presque peur tellement ils font tout avec une machine. Donc du blé, il n'y en a plus.

Mais il reste du maïs, des fruits, il reste des patates. Et c'est comme ça que peu à peu, en allant voir des cultivateurs de patates. Bon alors là c'est dans le film, vous l'avez vu. Ils le disent clairement. Et il y a deux choses qui m'ont beaucoup frappée : le deuxième jour où on accompagnait



les camions qui rejettent les trop grosses, les trop petites, les hors format.

Il y a ce type qui ramassait et me dit ça c'est les moches, et j'ai trouvé cette patate en forme de cœur.

C'était intéressant parce que j'étais en train de commencer un film et tout à coup, par hasard, il y avait quelque chose qui me disait ce qu'il fallait faire. C'est-à-dire qu'il fallait en même temps s'occuper de ce légume le plus modeste, le plus normal si j'ose dire, et de est-ce qu'il y avait quelque chose d'affectif. Et s'il y avait quelque chose où on pouvait parler d'humanité, de bonté, de sympathie. Et donc évidemment j'ai regardé systématiquement ce que l'on pouvait glaner à part les patates : les pommes, les huîtres, les fruits.

Et puis justement, pour revenir à ces patates. Il s'est trouvé qu'à cause de cette forme de cœur, j'en ai gardé chez moi. Je les ai photographiées, je les ai filmées. Et c'est devenu ce que vous pouvez voir alors au Musée d'Ixelles. Un grand triptyque qui s'appelle *Patatutopia* où j'ai rassemblé les images filmées des patates en forme de cœur qui respirent et de tout ce qui a poussé chez moi quand j'ai gardé ces patates : des germes, des radicelles, toute sorte de choses.

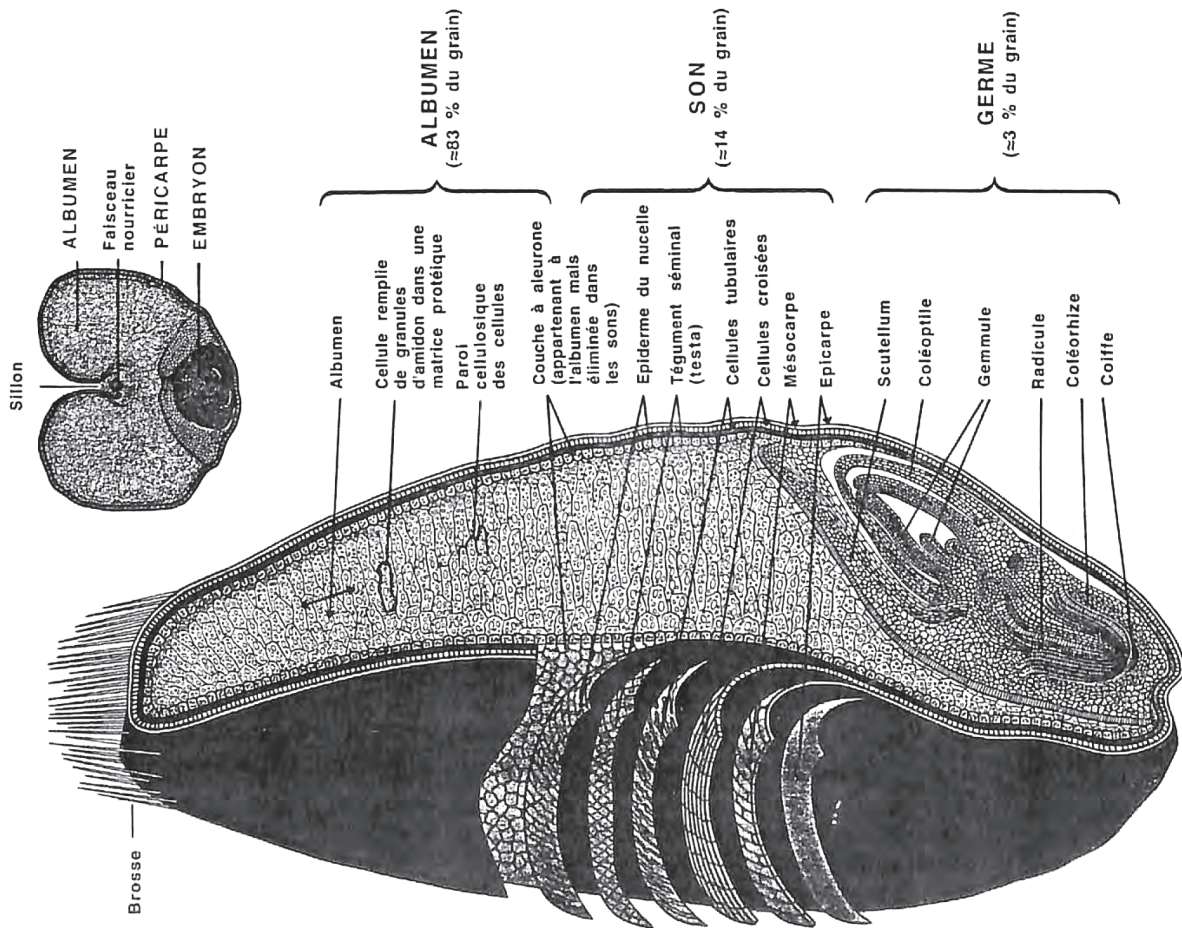
Dans le vieillissement des patates elles se ratatinent, elles sont foutues. Mais elles ont quand même de la vie qui sort. Donc il y a un enchaînement des choses que je fais maintenant dans des expositions, qui sort de ce film.

Pour revenir au film, c'est ça que vous avez vu, c'est sûr que ce qui m'a frappée moi c'est que les gens qui glanent ont du bon sens. Et c'est pas une histoire misérabiliste.

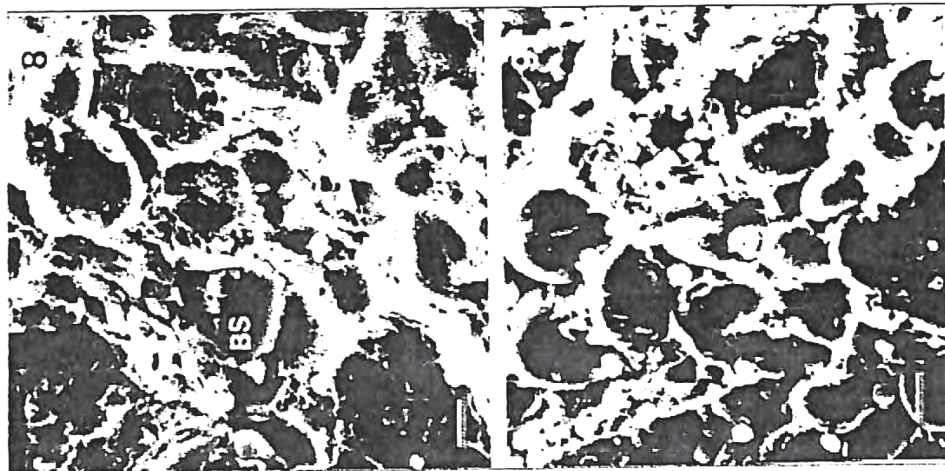




Section d'un grain de blé



Microscopie électronique à balayage des cellules de l'albumen de grains de blé



Blé de type "hard"
BS = granule d'amidon endommagé

Blé de type "soft"

10 µm

Allium sativum

Ail

La puissante action antimicrobienne de l'ail explique ses usages traditionnels contre les infections respiratoires, intestinales et cutanées. Un ancien traité anglais d'herboristerie du IX^e siècle, le *Leechbook* de Bald, contient une recette de collyre à base d'ail, d'oignon ou de poireau, de vin et de bile de vache. Quand cette préparation a été testée contre la super-bactérie *staphylococcus aureus* résistante à la méthicilline, elle a détruit 90 % des bactéries, résultat significatif étant donné que la souche était résistante à la plupart des antibiotiques. La célèbre haleine à l'ail a un effet bénéfique sur beaucoup d'infections respiratoires car les composants antibactériens passent par les voies aériennes. Les composés sulfurés âcres qui sont les principaux responsables de ses actions médicinales se décomposent à la chaleur, il vaut donc mieux le consommer cru.

Culture Originaire de l'Asie centrale et du nord-est de l'Iran, l'ail est largement cultivé partout. Plantez des gousses individuelles en fin d'automne ou au début du printemps dans un sol fertile et bien drainé, très ensoleillé.

Récolte Le sortir de terre quand le feuillage commence à jaunir. L'entreposer dans un endroit frais et aéré pendant 2 à 4 semaines pour sécher.

Mise en garde Les personnes souffrant de problèmes de coagulation doivent l'utiliser avec prudence.



Oxymel à l'ail

Si votre estomac ne supporte pas l'ail cru, cette recette le rendra plus acceptable. Le miel et le vinaigre sont tous deux appréciés pour leurs actions médicinales et conservatrices : mélangés, ils constituent un remède ancien du nom d'oxymel. Quand vous avez une infection, prenez-en 1 cuillère à café 3 fois par jour.

150 g de miel

150 ml de vinaigre de cidre

1 tête d'ail

2 cuillerées à café de grains d'anis

Prévoir aussi : balance ; bocal stérilisé avec couvercle ; pichet gradué ; presse-ail ; mortier et pilon ; passoire fine ; bouteille stérilisée avec bouchon

1. Mesurer le miel dans un bocal vide sur la balance. Verser le vinaigre et remuer pour mélanger.



2. Peler et écraser l'ail, piler les grains au pilon dans le mortier et les ajouter au mélange de miel et de vinaigre. Remuer pour mélanger et mettre le couvercle sur le bocal.



3. Laisser le mélange au réfrigérateur pendant 1 semaine. Secouer le bocal énergiquement 1 fois par jour. Au bout d'1 semaine, filtrer le mélange au moyen d'une passoire fine dans une bouteille stérilisée. Se conserve 6 mois au réfrigérateur.



Des Glaneuses *1

Créées en février 2019 par Clara Pacotte et Lou-Maria Le Brusq dans le cadre du projet *À l'invitation répondre par l'invitation* pensé par Lou-Maria Le Brusq dans le cadre de sa résidence à Synesthésie - MMaintenant.

Avec une création originale de Lauren Sanchez-Calero (carte et pp.20 et 25).

Composées en Junction et en Almendra.

Imprimées à la Maison des Associations.

Assemblées à l'ENSAPC avec l'aide de Lionel Catelan.

Écrites et glanées :

Glaner n'est pas glander, Lou-Maria Le Brusq

Livre de Ruth - chapitre 1 - traduction liturgique officielle en français sur le site de l'Association Épiscopale Liturgique pour les pays Francophones

Who is in who is out, The two voices of Ruth, Orit Avernoy, 2010, traduit et revu par Clara Pacotte

Histoire de ma vie, tome 5, Georges Sand, 1855

Code civil - Article 520, Version consolidée 2018

Récits rustiques historiques et légendaires de Haute-Marne, Yvon Lallemand, éditions Gueniot, 1999

Plantes médicinales essentielles, des pharmacopées occidentale, chinoise et indienne, Monique Simmonds, Mélanie-Jayne Howes & Jason Irving traduit de l'anglais par Caroline Carrat, éditions Ulmer, 2018

Marc Chagall, *Ruth glaneuse*, 1960

Jules Breton, *La glaneuse lasse*, 1880

Jules Breton, *La glaneuse*, 1900

Jules Breton, *L'étoile du berger*, 1887

Jean François Millet, *Des glaneuses*, 1857

Edmond Hédouin, *Les glaneuses à Chambaudoine*, 1857

Jules Breton, *Le rappel des glaneuses*, 1859

Eugène Delacroix, *Juive d'Alger dite de Tanger*, 1832

Eugène Delacroix, *Album de voyage*, 1832

Jules Breton, *Le chant de l'alouette*, 1884

Jules Breton, *La glaneuse*, 1859

Jules Breton, *Glaneuse*, 1894

Extraits de *L'Histoire de Ruth*, Henry Koster, 1960

Agnes Varda, *Patatutopia*, 2003

Christophe-Thomas Degorge, *La Petite glaneuse*, 1824



exemplaire /

